

de mêler à leur chant—car c'est de rigueur—le nom du maître de la *hata*

Koliada ! Koliada !
Il est arrivé, Koliada,
A la veille de Noël !
Partout nous l'avons cherché,
Le bon, le saint Koliada !
Enfin nous l'avons trouvé
A la porte du bon Sidor.
Gloire au Seigneur Jésus,
Gloire !

Gloire à notre Sire,
Gloire !

Gloire au bon Sidor,
Gloire !

A sa *hosiaika* Ganna,
A leurs petits enfants,
Gloire !

Et à tous les orthodoxes chrétiens.
Gloire !

Après un : " Merci, bonnes gens, merci, et heureuse fête ! " le cortège s'éloigne en chantant.

Vera Vend.

Statue d'Emile Augier

On a inauguré, il y a quelques semaines, à Paris, le monument élevé à Emile Augier, sur la place de l'Odéon, devant le théâtre témoin de ses premiers succès.

Sur une stèle quadrangulaire, est le buste de l'écrivain ; contre le piédestal, assise sur un banc, est une figure de femme : c'est Clorinde, l'*Aventurière*. Debout, une main sur l'épaule de Clorinde, une femme, personnifiant la Comédie, grave de la main droite le nom d'Augier sur le marbre.

Le monument est dû au statuaire Barrias ; il a bonne figure, il est sobre, il convient parfaitement au personnage d'Emile Augier.

On a beaucoup écrit sur Augier : une étude complète reste à faire. On a jugé à fond l'écrivain ; on n'a pas mis en lumière jusqu'ici les influences cachées qui ont déterminé dans des sens donnés sa poussée.

On ne le pouvait pas.

L'homme, infiniment bon, mais d'une indépendance farouche, avait en horreur de se livrer ; toutes ces menues confidences que les journaux, dans un souci de vérité, sollicitent des auteurs en vogue lui paraissaient indignes d'un écrivain qui se respecte. Il y voyait, de la part du public, une curiosité indiscrete et, de la part des auteurs, un appétit mal dissimulé de réclame. Il s'en défendait courtoisement, mais avec une résolution obstinée et tenace.

Mais en bride tant qu'il a vécu, la curiosité s'est réveillée dès que la mort a fait entrer cette figure sereine dans l'histoire. On s'est adressé aux camarades d'enfance et de carrière, aux membres de la

famille, au mis, et, depuis peu, on voit sou dre une documentation nouvelle, ignorée, dont un critique fera son profit quelque jour pour tracer, d'une façon sans doute définitive, une physionomie plus exacte et vraiment ressemblante du maître.

A ce travail modeste, mais utile, nous avons pris à cœur d'apporter notre contribution. Le portrait que nous essayons d'esquisser, nous en avons pris les éléments de tous côtés : la plus jeune sœur d'Augier, Mme Guiard, deux de ses plus vieux et de ses plus intimes amis, M. Jules Barbier et M. Got, ont bien voulu évoquer pour nous leurs souvenirs. D'autres encore, qui n'ont approché que de loin en loin l'écrivain, mais qui l'ont connu aux heures les plus actives ou les plus agitées de sa vie, nous ont fourni des indications fort précieuses. De ces observations et de ces renseignements très divers nous avons dégagé ce qui suit :

LE GRAND PÈRE PIGAULT.

Emile Augier eut pour grand-père Pigault-Lebrun, et pour ce grand-père dont l'affection passionnée l'entoura, dès sa venue au monde, des soins les plus minutieux, les plus tendres, il garda une vénération toute sa vie,—plus qu'une vénération, un vrai culte.

Ce culte eut ses raisons d'être.

Le petit Emile, qui naquit, on le sait, à Valence, où son père exerçait la profession d'avocat, était à peine sevré, il commençait à peine à balbutier des mots vagues, que le grand-père, forçant le consen-